

---

# Théorie et idéologie en sociologie urbaine



MANUEL CASTELLS

---

UNE SCIENCE se définit d'abord par l'existence d'un objet théorique propre, lui-même suscité par un besoin social de connaissance d'une partie du concret réel.

L'objet scientifique d'une discipline est constitué par l'ensemble conceptuel construit pour rendre compte d'une pluralité d'objets réels que ladite science est censée analyser. On peut aussi concevoir l'application d'une science à un domaine précis de la réalité: il s'agit là d'une spécialisation de l'activité théorique. Toutefois, si une science, générale ou particulière, n'a pas d'objet théorique propre ni d'objet réel spécifique, elle n'existe pas en tant que science. Elle peut cependant exister institutionnellement, dans la mesure où elle est socialement reconnue comme productrice de connaissances.

Cependant, si elle n'a pas de spécificité autre qu'institutionnelle, c'est qu'elle ne produit pas des connaissances mais des méconnaissances ou des connaissances déplacées, c'est-à-dire portant sur des objets théoriques distincts de ceux qu'elle dit prendre en considération. Une telle activité n'est pas théorique mais idéologique. Toute science mélange, dans des proportions variables suivant les circonstances, idéologie et théorie. Parfois on accorde à une activité idéologique, dans le but de la légitimer, la consécration institutionnelle de science. Les quelques connaissances théoriques ainsi produites dans ce domaine surgissent *malgré* le carcan idéologique

socialement établi. *La sociologie urbaine est une idéologie*. Il faut encore le démontrer, délimiter cette idéologie et décrire la fonction sociale qu'elle remplit.

#### I. LES MÉSAVENTURES D'UNE PIONNIÈRE : DE L'ASSISTANCE SOCIALE À LA TECHNOCRATIE

Rappelons d'abord rapidement les traits caractéristiques de notre personnage, tel qu'il a historiquement existé.

Si les analyses de l'industrialisation, de Marx à Durkheim et à Weber, ont considéré le fait urbain et ont insisté sur le rôle des villes (notamment Weber dans *Économie et Société*), l'affirmation d'une théorie sociologique spécifique à la ville prend de la force avec l'école de Chicago, notamment après la publication de l'ouvrage de Park, Burgess et McKenzie, *The City*, en 1925<sup>1</sup>. Tous les futurs développements de notre discipline ont été ébauchés dans les trois premiers chapitres de ce livre<sup>2</sup>.

Robert E. Park voit dans la ville la nouvelle société, le laboratoire offrant au sociologue toute la gamme des nouveaux phénomènes sociaux, et en particulier les problèmes liés à l'intégration et à la cohésion d'une formation sociale subissant un énorme rythme de changement; il préfigure le thème de la culture urbaine qui, repris et développé par Wirth, sera un des piliers de la sociologie urbaine et la tarte à la crème des discours sur le changement social.

Ernest W. Burgess établit le rapport entre le développement économique, les transformations sociales et l'organisation de l'espace, en élaborant sa fameuse théorie de la croissance urbaine par zones concentriques, théorie qui vise non pas à une généralisation empirique naïve, mais à une affirmation de la dépendance de l'espace, et donc de la ville, à une structure sociale donnée<sup>3</sup>. La ville, produit de la société, voilà une orientation qui est à la base de tout le courant historiciste en sociologie urbaine aux États-Unis, avec Mumford, Sjoberg, Firey, Form, etc., et qui a exercé un attrait particulier sur les sociologues européens, français surtout (Chevalier, Lefebvre)<sup>4</sup>.

R.D. McKenzie traite la ville comme système écologique et essaie d'établir les conditions de son fonctionnement en tant qu'organisme, dans un mouvement intellectuel parallèle à celui de Malinowski, à la base du fonctionnalisme. Prolongeant McKenzie, Hawley va systématiser les bases de cette perspective qui dépasse

1. Cf. Don Martindale, « Prefatory Remarks: The Theory of the City », introduction à Max Weber, *The City*, New York, Free Press, 1966, p. 9-62.

2. Robert E. Park, « The City: Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the Urban Environment »; Ernest W. Burgess, « The Growth of the City »; R. D. McKenzie, « The Ecological Approach to the Study of Human Community », dans Park, Burgess et McKenzie, *The City*, Chicago, The University of Chicago Press, 1967.

3. Voir à ce sujet la discussion par Schnore de la théorie des zones concentriques: Léo F. Schnore, « On the Spatial Structure of Cities in the Two Americas », dans Philip M. Hauser et Léo F. Schnore (édit.), *The Study of Urbanization*, New York, John Wiley, 1965, p. 347-399.

4. En particulier, Lewis Mumford, *The City in History*, New York, Harcourt, Brace and World Inc., 1961; Gideon Sjoberg, *The Pre-Industrial City, Past and Present*, New York, Free Press, 1960; Walter Firey, *Land Use in Central Boston*, Boston, Harvard University Press, 1947; William H. Form, « The Place of Social Structure in the Determination of Land Use », *Social Forces*, n° 32, mai 1954; Henri Lefebvre, *le Droit à la ville*, Paris, Editions Anthropos, 1968.

le rapport à l'espace et considère la société comme articulation progressive des communautés humaines spatialement définies<sup>5</sup>. Duncan élabore, postérieurement, la notion de complexe écologique<sup>6</sup> qui est aussi, en fait, une théorie de la régulation et du changement du système social de la communauté à partir de l'interaction des quatre éléments qui la composent: environnement, population, technologie et organisation sociale.

Système culturel spécifique, producteur des normes et valeurs nouvelles caractéristiques des sociétés modernes; espace façonné par les transformations de la structure socio-économique; organisme écologique s'auto-équilibrant pour répondre aux nouveaux besoins suscités dans son intérieur ou induits de l'extérieur, tels sont les axes de définition théorique autour desquels s'est constituée la sociologie urbaine.

À côté, d'autres analyses portent sur des objets réels théorisés dans une perspective qui renvoie à l'une ou l'autre des trois perspectives énoncées. Par exemple, l'analyse de la désorganisation sociale urbaine, en particulier de la pathologie personnelle et de la marginalité est intégrée dans la tradition de la sociologie urbaine dans la mesure où l'on accepte l'existence d'une culture urbaine, suscitée par la densité et l'hétérogénéité de la population, qui détermine la perte de la solidarité mécanique ou l'évanouissement de la communauté, avec, comme conséquence, un taux élevé de désorganisation sociale<sup>7</sup>.

D'autre part, les études de communautés (*community studies*), confondues très souvent avec la sociologie urbaine, ont su affirmer leur indépendance, soit en rappelant leur rattachement à une tradition anthropologique (l'étude d'ensemble d'un microcosme social)<sup>8</sup>, soit en se spécialisant de plus en plus sur les réseaux de pouvoir et d'influence présents dans la gestion du système local, plus aisément observable que la société globale<sup>9</sup>. Il est évident, en effet, que la notion centrale dans ce cas n'est pas celle d'urbain, mais celle de communauté, en tant que système fermé de relations sociales. La notion de communauté a été d'ailleurs retrouvée à propos d'ensembles dont la définition n'est pas spatiale<sup>10</sup>, que ce soient des entreprises industrielles ou des organisations (telle une profession, ou une institution sociale). Il y a cependant des communautés dont les frontières *semblent* coïncider avec celles d'unités spatiales, ou plus concrètement résidentielles, données. Le problème ainsi posé est celui de l'existence de milieux urbains socialement spécifiques, quartiers ou *suburbs* selon les cas, pouvant fonder une autonomie théorique centrée sur leur analyse<sup>11</sup>.

5. Amos H. Hawley, *Human Ecology*, New York, The Ronald Press Co., 1950.

6. Otis Dudley Duncan, « Human Ecology and Population Studies », dans Ph. M. Hauser et O. D. Duncan (édit.), *The Study of Population*, Chicago, The University of Chicago Press, 1959, p. 681-684.

7. Cf. Marshall B. Clinard, « The Relation of Urbanization and Urbanism to Criminal Behavior », dans E. W. Burgess et D. J. Bogue (édit.), *Contributions to Urban Sociology*, Chicago, The University of Chicago Press, 1964, p. 541-559.

8. Cf. J. Bensman, M. Stein et A. Vidich, *Reflections on Community Studies*, New York, John Wiley, 1964.

9. Cf. en particulier l'excellente synthèse de Nelson W. Polsby, *Community Power and Political Theory*, New Haven, Yale University Press, 1963.

10. Cf. Maurice R. Stein, *The Eclipse of Community. An Interpretation of American Studies*, New York, Harper and Row, 1964.

11. Voir la discussion fructueuse de ce problème par Albert J. Reiss dans « The Sociological Study of Communities », *Rural Sociology*, vol. 24, juin 1959.

Institutionnellement, la sociologie urbaine a eu deux époques dorées aux États-Unis: 1) l'entre-deux-guerres, avec l'étude (dirigée par l'école de Chicago) des mécanismes d'intégration et de désorganisation sociale dans les grandes villes en croissance accélérée; 2) la période immédiatement postérieure à la deuxième guerre mondiale avec l'étude (dirigée par l'école de Michigan, mais poursuivie aussi à Chicago par Bogue) des phénomènes de diffusion urbaine et de constitution des régions métropolitaines interdépendantes et hiérarchisées.

En revanche, au cours des années 60, on observe un ralentissement de la production spécifique à cette discipline. Non pas que les problèmes urbains soient devenus moins importants. Au contraire, ils sont centraux. Mais justement pour cette raison on observe une séparation entre la sociologie et le traitement des problèmes urbains. Cela doit être précisé car il est essentiel comme *signe* du rôle social joué par cette discipline.

D'une part, les sociétés industrielles devenant presque entièrement « urbaines »<sup>12</sup>, la sociologie urbaine devient une sociologie générale appliquée à l'étude de la trame des formations sociales données<sup>13</sup>. Les manuels de sociologie urbaine publiés récemment sont très nombreux: ils sont en fait des cours d'organisation sociale, avec un très fort ethnocentrisme (américain) malgré (et peut-être surtout pour cette raison) leurs références aux sociétés « traditionnelles ».

D'autre part, les problèmes urbains à traiter ne sont plus des problèmes d'intégration, mais de gestion de l'ensemble du système: organisation des interdépendances spatiales d'un milieu technologique complexe, action du secteur public pour organiser la consommation des besoins collectifs, tentatives de gestion des tensions sociales produites par l'expression spatiale des processus de ségrégation ethnique et sociale. C'est plutôt à un ensemble de disciplines, et plus particulièrement aux urbanistes d'un côté et aux politologues de l'autre, qu'on fait appel<sup>14</sup>.

De la réforme sociale on est passé à la planification urbaine. Du *social worker* on débouche sur le technocrate. En même temps, la science politique bénéficie de la reconnaissance de l'enjeu comme politique.

Et l'Europe? En fait, la sociologie urbaine est d'abord américaine. Les raisons sont simples: il y a certainement la supériorité de la machine productrice d'informations des universités américaines, en correspondance avec la dominance technologique, économique et politique de ce pays; mais il y a surtout le fait que l'existence de la sociologie urbaine part d'un découpage intellectuel qui relève d'une perspective épistémologique empiriste, à la base de la sociologie aux États-Unis, mais moins dominante en Europe, et en particulier en France.

Toutefois, là où la sociologie urbaine s'est développée en tant que telle, notamment en Angleterre et en Scandinavie, elle a suivi une évolution parallèle

12. Cf. Dennis McElrath, « Introductory: The New Urbanization », dans S. Greer, D. L. McElrath, D. W. Minar et P. Orleans (édit.), *The New Urbanization*, New York, St.-Martin's Press, 1968, p. 3-12.

13. Cf. Alvin Boskoff, *The Sociology of Urban Regions*, New York, Appleton Century Crofts, 1962.

14. Il est intéressant, en ce sens, de noter la spécificité des deux meilleurs *readings* de sociologie urbaine publiés récemment aux États-Unis: celui déjà cité de S. Greer *et al.*, et celui édité par Léo F. Schnore, *Social Science and the City*, New York, Frederick A. Praeger, 1968. Deux traits fondamentaux y sont présents: l'interdisciplinarité et la préférence accordée aux analyses politiques.

à celle qu'on vient de retracer. Même en France le pionnier de la sociologie urbaine, Chombart de Lauwe, a traversé en vingt ans, avec son équipe, les mêmes phases de cette évolution.

Ce qui caractérise la sociologie urbaine en France c'est que la demande sociale, qui est surtout le fait de la technocratie de l'État, est formulée en termes nouveaux; on parle de rationalité technique et d'enjeu politique, et la réponse des sociologues est en retard ou en avance sur cette position: ils sont arrêtés par la sociologie urbaine produite, qui est toujours tributaire de l'école de Chicago et, partant, de la problématique de l'intégration, ou projetés vers la constitution d'une science sociale et, par conséquent, refusent le découpage qui leur est proposé. D'où manipulation ou affrontement entre Administration et sociologie, la première attitude étant en général plus fréquente que la seconde <sup>15</sup>.

Il ne s'agit pas d'exposer l'histoire des idées mais de situer une production intellectuelle dans un champ théorique et dans une structure sociale. C'est pourquoi il fallait d'abord délimiter l'objet de notre analyse. Nous pouvons maintenant examiner point par point les fondements apparents et réels d'une telle pratique théorique.

## II. LA SOCIOLOGIE URBAINE N'A PAS D'OBJET THÉORIQUE SPÉCIFIQUE

### 1. *Le mythe de la culture urbaine*

On peut affirmer que, pour l'essentiel, le concept de « culture urbaine » (*urbanism*) fonde théoriquement la sociologie urbaine. Par culture urbaine <sup>16</sup> on entend un système spécifique de normes ou valeurs, ou, au niveau des acteurs, de comportements, attitudes et opinions. Ce système est l'expression d'une certaine forme d'activité et d'organisation sociales caractérisées par: une très grande différenciation des interactions, l'isolement social et personnel, la segmentation des rôles, la superficialité et l'utilitarisme des relations sociales, la spécialisation fonctionnelle et la division du travail, l'esprit de concurrence, une très grande mobilité, l'économie de marché, la prédominance des relations secondaires sur les primaires, le passage de la communauté à l'association, la démission de l'individu par rapport aux organisations, le contrôle de la politique par les associations de masses, etc.

Il est aisé de constater qu'il s'agit plutôt d'un type socio-culturel que d'une définition proprement théorique, même dans la formulation rigoureuse de Wirth <sup>17</sup>, qui est restée la meilleure expression de cette thèse. Au fond, la culture urbaine est le système culturel correspondant à ce qu'on appelle la « société de masses » <sup>18</sup>.

15. Le récent colloque « Urbanisme et Sociologie », tenu à Royaumont en 1968 a fourni une preuve éclatante de cette coupure.

16. A la base de cette définition, les notions de culture de Edward B. Tylor, Talcott Parsons, Robert Park et Louis Wirth.

17. Louis Wirth, « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, vol. 44, juillet 1938, p. 1-24. Une récente discussion, favorable aux thèses de Wirth, vient de paraître: Stanley S. Guterman, « In Defense of Wirth's Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, vol. 74, mars 1969, p. 492-499. En fait, il s'agit d'une perspective empiriste qui essaie de façon assez primitive d'opposer la « réalité » aux critiques « théoriques ».

18. Telle qu'elle a été décrite par David Riesmann et Harold Wilensky.

À partir de là, on parle d'attitudes citadines, de comportements urbains, de valeurs urbaines, etc. Et la sociologie urbaine est chargée de les étudier.

Beaucoup de critiques adressées à cette caractérisation portent sur l'éloignement d'un tel panorama par rapport à des découvertes empiriques, en faisant remarquer notamment que des nouvelles formes de solidarité sociale se sont instaurées et que les groupes primaires conservent toujours leur force cohésive dans les grandes agglomérations des sociétés industrielles<sup>19</sup>.

Ceci ne gêne aucunement la perspective « culturaliste » dans la mesure où elle n'a jamais prétendu « coller » de près à une réalité mais plutôt caractériser les tendances générales d'évolution de la société moderne. Or, il reste vrai que l'évolution sociale dans la première phase de l'industrialisation peut être décrite très grossièrement, de cette façon, au *niveau des formes*. Et, d'ailleurs, les premiers sociologues avaient centré leur attention sur ces transformations: en particulier Tönnies, Simmel, Durkheim, etc.

Le problème est que le terme d'urbain dans la définition de cette culture n'est pas accidentel. Il est vrai qu'au point de départ il y a la perspective empiriste: ces traits nouveaux ont surgi dans les villes. Donc, ils sont désignés par leur lieu plutôt que définis. Mais il y a bien plus. Il y a, implicite ou non, toute une théorie visant à déduire la culture urbaine des caractéristiques écologiques des villes, c'est-à-dire une théorie de la production des formes sociales. Et il y a, surtout, liée à elle, une théorie du changement social: la thèse du *folk-urban continuum*<sup>20</sup>. L'histoire de l'humanité est l'histoire du passage des sociétés rurales (*folk*) aux sociétés urbaines, par toute une série d'échelons intermédiaires, sous l'impulsion des transformations dans la dimension, la densité et l'hétérogénéité du groupe. Urbanisation devient donc synonyme de modernisation, et moderne équivalent de la société capitaliste libérale.

Deux thèses, en conséquence, résument et fondent la théorie de la culture urbaine: 1) Il y a un système culturel spécifique des sociétés « modernes » (c'est-à-dire, des sociétés industrielles capitalistes)<sup>21</sup>. Ce système est l'aboutisse-

19. Par exemple, la recherche de Morris Axelrod sur Détroit ou celle du Centre d'étude des groupes sociaux sur les relations sociales dans la région parisienne.

20. Robert Redfield, « The Folk Society », *American Journal of Sociology*, vol. 52, janvier 1947. Horace Miner, dans une discussion favorable à Redfield, critique cette notion: « The Folk-Urban Continuum », *American Sociological Review*, octobre 1952, p. 529-537. Une excellente mise au point à signaler: Richard Dewey, « The Rural-Urban Continuum: Real but Relatively Unimportant », *American Journal of Sociology*, vol. 65, juillet 1960.

21. Une objection majeure pourrait être soulevée contre cette interprétation de la culture urbaine. Puisque les villes soviétiques, non capitalistes, présentent des traits analogues à ceux des sociétés capitalistes, n'est-on pas en présence d'un type de comportement lié à la forme écologique urbaine ? La réponse peut être faite à deux niveaux:

Effectivement, si l'on entend par capitalisme la propriété privée *juridique* des moyens de production, ce caractère ne suffit pas pour fonder une distinction du système culturel. Mais en fait nous employons le terme « capitalisme » au sens où Louis Althusser a montré qu'il était employé par Marx dans *le Capital*: matrice particulière des divers systèmes à la base d'une société (économique, politique, idéologique). Toutefois, même dans cette définition vulgaire du capitalisme, la ressemblance des types culturels serait due non pas à l'existence d'une même forme écologique, mais à la complexité sociale et technique qui est à la base de l'hétérogénéité et de la concentration des populations. Il s'agirait là plutôt d'une « culture industrielle ». Le fait technologique de l'industrialisation serait ainsi l'élément majeur déterminant l'évolution des formes sociales. On se rapproche des thèses sur la société industrielle mises en relief par Raymond Aron.

Mais, d'autre part, si l'on se tient à une définition scientifique du capitalisme, ce que nous

ment du processus de développement de l'espèce humaine. Son instauration ne va pas sans difficultés. Il s'agit donc, en même temps que l'on définit ses contours, d'étudier sa diffusion et de comprendre les « résistances au changement » de la part de sous-cultures non intégrées. 2) Ce système est produit par une configuration écologique particulière de la collectivité, dénommée *ville*. La société se transforme de rurale en urbaine à cause de l'augmentation de dimension, de densité et d'hétérogénéité des collectivités territoriales qui la composent. À partir d'un certain niveau de développement, la société urbaine rayonne et impose ses valeurs même dans les agglomérations rurales.

Rural et urbain sont deux pôles extrêmes d'un continuum dont on peut observer, empiriquement, des situations assez différentes et nuancées, mais qui ont en commun le fait de se placer toutes sur ce continuum et d'évoluer du rural vers l'urbain.

La première thèse nous semble devoir relever d'une critique fondamentale: on ne peut pas prendre comme objet théorique d'une discipline un type culturel historiquement donné, sauf si l'on définit ce type comme une *forme finale*, non seulement existant dans une conjoncture historique, mais étant implicite dans d'autres situations, à l'état de germe. Plus clairement, pour que la culture urbaine devienne objet théorique autonome, et non seulement la culture de la société capitaliste libérale, il faut l'assimiler à la modernité, et supposer que toutes les sociétés vont tendre vers elle au fur et à mesure de leur développement, en dépit de différences secondaires, par exemple celles concernant le système économique.

Nous pouvons maintenant préciser la portée idéologique de la sociologie urbaine. Nous avons fait allusion à la préférence donnée à l'étude de l'intégration sociale. Rien ne s'oppose à l'analyse scientifique d'un tel sujet. Mais quand une discipline se spécialise dans l'étude de l'intégration sociale à une culture donnée, dans ce cas la culture suscitée par l'industrialisation capitaliste, sa marge de manœuvre proprement théorique devient très faible.

pouvons affirmer c'est que dans des sociétés historiquement données où des études ont été faites à propos de la transformation des relations sociales, l'articulation du mode de production dominant appelé capitalisme, peut rendre compte de la production d'un tel système de relations et, à la fois, d'une nouvelle forme écologique.

La constatation de comportements similaires dans des *sociétés* où l'on peut présumer que le mode de production capitaliste n'est pas dominant, n'invalide pas la découverte antérieure, car il faut refuser la dichotomie grossière capitalisme/socialisme. Par contre, ceci soulève une interrogation et exige une recherche qui devrait avoir pour objectif: a) de déterminer si, effectivement, le contenu réel, et non seulement formel, de ces comportements est le même; b) de voir quelle est l'articulation concrète des modes de production différents dans la société soviétique, car, indiscutablement, *le mode de production capitaliste y est présent*, même s'il ne domine pas; c) d'établir les contours du nouveau mode de production postcapitaliste, car si la théorie scientifique du mode de production capitaliste a été en partie élaborée (dans *le Capital*) il manque l'équivalent pour le mode de production socialiste, qui est encore très largement un terme idéologique; d) d'élaborer une théorie des passages entre l'articulation concrète des divers modes de production dans la société soviétique et les systèmes de comportement.

Il est évident qu'à ce moment-là la problématique de la culture urbaine n'est plus pertinente. Cependant, en attendant une telle recherche, nous pouvons dire, intuitivement: qu'il y a des déterminants technologiques semblables qui peuvent déboucher sur des ressemblances de comportements; que ceci est renforcé par la présence vivante d'éléments structurels capitalistes; que les analogies formelles des comportements n'ont de sens que rapportées à la structure sociale à laquelle ils appartiennent. Car, dans cette voie de raisonnement, on arrivera à affirmer l'unité des sociétés du fait que tout le monde mange et dort plus ou moins régulièrement !

Quant au deuxième pivot de l'argumentation, les choses sont encore plus claires. La production d'une forme d'organisation sociale par les changements écologiques est une vision trop appauvrie de la théorie sociologique pour pouvoir être soutenue avec sérieux.

La tentative de Wirth de montrer spécifiquement le lien entre densité, dimension et hétérogénéité, d'une part, et culture urbaine de l'autre est, malgré son intelligence, une accumulation d'hypothèses de sens commun sans articulation théorique intérieure. Il semble hors de question que l'organisation sociale et le système culturel dépendent de quelque chose d'autre que du nombre et de la diversité des individus qui composent la société. Non pas qu'il faille laisser de côté ces caractères, mais ils doivent être intégrés dans la structure technico-sociale, à la base de l'organisation d'une société. S'il n'est pas le moment de présenter une théorie de la production de ces formes sociales, nous croyons cependant pouvoir rejeter une vue aussi simpliste que celle qui est sous-jacente à l'affirmation de la production de la culture urbaine par la « ville ».

Empiriquement, les études ont montré l'existence de « villes » avec des systèmes culturels très différents<sup>22</sup>. Il est vrai qu'alors certains auteurs proposent de réserver le qualificatif de « villes » aux agglomérations des sociétés industrielles<sup>23</sup>, et que d'autres assimilent urbanisation, modernisation et « occidentalisation »<sup>24</sup> ! Les différences entre villes et campagnes s'estompent et Gottmann a montré l'interpénétration des activités et de ces formes sociales<sup>25</sup>. On parlera de diffusion urbaine<sup>26</sup> !

Si des caractérisations générales nous descendons aux contextes urbains et si l'on cherche à définir des comportements suivant leur insertion dans un milieu écologique donné (v.g. le quartier), on constate que chaque fois qu'une analyse multivariée a été entreprise, elle a montré le rôle déterminant des caractéristiques sociales, soit individuelles, soit contextuelles, la contiguïté spatiale jouant seulement au niveau du renforcement des déterminations proprement sociales<sup>27</sup>.

Ce qui trompe très souvent, c'est la coïncidence entre certains comportements caractéristiques et la constitution des grandes agglomérations dans la société industrielle. Mais il s'agit là d'un cas typique de corrélation fallacieuse. Les transformations dans la structure technico-sociale à la base de la société conduisent à la fois à des nouveaux types de relations sociales et à une nouvelle forme d'organisation de l'espace. La cohérence théorique du processus ne peut pas être

22. Cf. G. Sjöberg, *op. cit.*; Robert C. McC. Adams, *The Evolution of Urban Society*, Chicago, Aldine Publishing Co., 1966; G. Sjöberg, « Cities in Developing and in Industrial Societies: A Cross-Cultural Analysis », dans Ph. Hauser et L. Schnore (édit.), *op. cit.*, p. 213-265.

23. Par exemple, Leonard Riesmann, *The Urban Process*, New York, Free Press, 1964.

24. Noël P. Gist et Sylvia F. Fava, *Urban Society*, New York, Thomas Y. Crowell, 1964, p. 272.

25. Jean Gottmann, *Mégalopolis*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press, 1961; J. Gottmann et R.A. Harper, *Metropolis on the Move*, New York, John Wiley, 1967.

26. Achille Ardigó, *la Diffusione urbana*, Rome, Ave, 1967.

27. Une très bonne synthèse des résultats de recherche est celle de James M. Beshers, *Urban Social Structure*, Glencoe (Ill.), Free Press, 1962. Voir aussi William M. Dobriner (édit.), *The Suburban Community*, New York, Putnam, 1958, et J.O. Retel, « Quelques aspects des relations sociales dans l'agglomération parisienne », dans C. Cornuau et al., *L'Attraction de Paris sur sa banlieue*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1965.

retrouvée par la mise en relation des éléments qui coexistent à la surface de la réalité, mais à travers l'établissement des relations qui organisent cette surface à partir des éléments structurels <sup>28</sup>.

L'on pourrait alors accepter l'appellation de culture urbaine pour désigner ce qui se passe dans les villes. Mais, d'une part, nous avons montré que la « confusion » n'est pas si innocente qu'elle ne le paraît: elle porte *implicitement* une idéologie de la production des formes sociales. Et d'autre part, il ne s'agit pas d'un objet théorique, d'un concept particulier, et la sociologie urbaine ne peut pas le prendre comme critère de spécification.

La culture urbaine n'est pas un concept. Elle est à proprement parler un mythe, puisqu'elle raconte, idéologiquement, l'histoire de l'espèce humaine. La sociologie urbaine fondée sur la culture urbaine est une idéologie de la modernité, assimilée, de façon ethnocentrique, à la cristallisation des formes sociales du capitalisme libéral.

## 2. *L'organisation sociale de l'espace*

L'étude de l'urbanisation a été centrée sur la description des nouvelles formes d'implantation spatiale des activités et des populations, ainsi que sur l'établissement du lien entre structure sociale et organisation de l'espace. Si l'écologie humaine, à travers notamment les travaux de Burgess, prolongés actuellement par Schnore <sup>29</sup>, est à la base de cette perspective, elle est présente aussi dans le courant du marxisme historiciste qui s'est intéressé aux problèmes urbains, comme en témoignent les recherches de Henri Lefebvre et d'Alessandro Pizzorno <sup>30</sup>, entre autres.

Il faut séparer deux aspects dans ces travaux: 1) la prise en considération de l'espace comme objet d'analyse; 2) la théorisation du rapport entre société et espace.

En effet, l'analyse sociologique de l'espace nous semble un terrain de travail tout à fait légitime. Toutefois, il ne s'agit pas d'un objet théorique, mais d'un objet réel, l'espace étant un élément matériel et non pas un ensemble conceptuel. Nous le prendrons donc en considération dans la tentative de fondation de la sociologie urbaine comme spécialisation sur un domaine du réel.

L'affirmation du rapport société/espace, en principe, ne doit pas soulever d'objections: il est évident que l'espace, comme tout autre élément matériel sur lequel s'exerce l'activité humaine, reçoit une configuration particulière suivant le complexe technico-social dans lequel il s'insère. Mais on a trop souvent recours, à propos de ce problème, à une sorte de « théorie du reflet ». Or, la société n'est pas « reflétée » dans l'espace, elle n'est pas extérieure à celui-ci. Il s'agit de montrer l'articulation de l'espace et des autres éléments matériels de l'organisation sociale, dans une cohérence conceptuelle, théorique, rendant compte des processus ou des conjonctures qu'il faut expliquer. Plus concrètement, la formation des

28. Nous laissons de côté, pour le moment, les éléments dont il s'agit, ceci étant le problème central de la théorie sociologique.

29. Léo F. Schnore, *The Urban Scene*, New York, Free Press, 1965, p. 374.

30. Henri Lefebvre, *op. cit.*; Alessandro Pizzorno, « Développement économique et urbanisation », *Actes du cinquième congrès mondial de sociologie*, 1962.

régions métropolitaines dans les sociétés industrielles n'est pas le « reflet » de la « société de masses », mais l'expression spatiale, au niveau des formes, du processus de centralisation de la gestion et de décentralisation de l'exécution, aussi bien dans la production que dans la consommation<sup>31</sup>. Mais le fait même que l'espace soit peu important en termes de distance tient à la prédominance du « milieu technique » sur le « milieu culturel » et au type d'organisation sociale et de progrès technique qui ont suscité les nouvelles agglomérations. L'analyse des formes sociales (dont l'espace) exige de reconstruire la structure significative de rapports entre les éléments concrets qui composent une société (dont l'espace). L'espace doit donc être intégré dans cette structure, avec des effets spécifiques, et manifester à la fois, dans ses caractéristiques l'articulation concrète des structures et des niveaux de la formation sociale dans laquelle il est inséré.

Nous nous trouvons donc dans une problématique concrète, celle du développement, qui ne relève pas d'un ensemble conceptuel autonome. De même, quand on parle de stratification urbaine, on retrouve la dimension spatiale de la théorie de la stratification sociale, sans pour autant avoir à changer d'outils intellectuels<sup>32</sup>.

La considération sociologique de l'organisation de l'espace, comme élément matériel de l'existence humaine, ne conduit pas à une démarcation théorique autonome, mais à la mise en lumière du rapport que cet espace entretient avec le reste de l'édifice technico-social.

### 3. *Le système écologique*

Un ensemble urbain est un système structuré à partir d'éléments dont les variations et interactions déterminent la composition. De ce point de vue, la tentative d'explication des collectivités territoriales à partir du système écologique constitue l'effort le plus sérieux de fonder une autonomie théorique, en liaison avec l'approche fonctionnaliste<sup>33</sup>.

Regardons de plus près. Si nous prenons, par exemple la formulation, assez élaborée, de Duncan<sup>34</sup>, les phénomènes urbains vont dépendre des interrelations de quatre éléments de base: population, environnement, organisation sociale et technologie. D'autre part, les différentes collectivités sont liées entre elles par des rapports hiérarchiques et l'ensemble est un réseau complexe où les éléments fondamentaux se lient entre eux aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des collectivités singulières<sup>35</sup>.

On peut compliquer le schéma, soit en ajoutant d'autres éléments, par exemple l'« élément psycho-sociologique », ou la culture<sup>36</sup>, soit en établissant la dominance

31. Cf. J. Bollens et H. Schmandt, *Metropolis*, 1965, et aussi Léo F. Schnore, « Urban Form: The Case of the Metropolitan Community », dans Werner Z. Hirsch (édit.), *Urban Life and Form*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1963, p. 169-201.

32. Cf. James M. Beshers, *op cit.*; et aussi O.D. Duncan et B. Duncan, « Residential Distribution and Occupational Stratification », *American Journal of Sociology*, vol. 60, mars 1955.

33. Voir en ce sens, l'excellente anthologie éditée par George A. Theodorson, *Studies in Human Ecology*, Evanston (Ill.), Row, Peterson and Co., 1961, p. 620.

34. Cf. note 6.

35. O.D. Duncan *et al.*, *Metropolis and Region*, Baltimore, John Hopkins Press, 1960.

36. Gist et Fava, *op. cit.*

d'un élément, par exemple la technologie, qui jouerait le rôle moteur dans le système <sup>37</sup>.

Mais quoi qu'il en soit, il est clair qu'il ne s'agit pas d'un objet théorique particulier, mais d'une théorie générale de la structure sociale. Ce n'est pas seulement la ville ou le rapport à l'espace qui est expliqué par ce schéma, mais l'ensemble de la société, en ce qui concerne en tout cas ses éléments structurels et les tendances de changements.

D'ailleurs, c'est bien ainsi que l'écologie humaine est conçue par McKenzie <sup>38</sup> et surtout par Hawley <sup>39</sup>. La notion centrale, celle de communauté, est préalable à celle de communauté territoriale, et elle se spécifie dans l'espace plutôt qu'elle ne s'y fonde. L'organisation de l'espace, pour Hawley, est un cas particulier des processus généraux qui forment la structure d'une communauté à partir des relations de symbiose et de « commensalité ». Le fait que l'écologie humaine ait été surtout utilisée dans l'étude de l'espace tient à la liaison historiquement établie entre la thématique et la théorie de ses initiateurs (liaison qui, d'ailleurs, n'est pas arbitraire) <sup>40</sup>. Mais cette conjoncture ne doit pas tromper sur le caractère de l'écologie humaine, véritable tentative de théorie générale de la société, en rapport étroit avec le courant organiciste du fonctionnalisme.

Il n'y a donc pas, dans le système écologique, spécificité d'objet théorique, mais perspective particulière concernant l'ensemble de la structure sociale.

\*  
\*       \*  
\*

La culture urbaine n'est pas un ensemble conceptuel mais une idéologie de l'intégration sociale à la société « moderne ». Le rapport entre société et espace n'est pas un objet théorique mais la délimitation d'un domaine du réel. Le système écologique, plutôt qu'un démarquage spécifique dans la théorie sociologique, est une tentative particulière d'explication de l'armature sociale.

Les trois thèmes sur lesquels la sociologie urbaine a tenté historiquement de se constituer comme science ne présentent pas les caractéristiques d'une spécificité théorique. La sociologie urbaine n'a pas d'objet théorique propre.

### III. LA SOCIOLOGIE URBAINE N'A PAS D'OBJET RÉEL SPÉCIFIQUE

La réaction spontanée du sociologue qui refuse d'imiter les découpages de la pratique administrative dans le travail théorique est de concevoir la sociologie

37. Par exemple, Jack P. Gibbs et Walter T. Martin, « Toward a Theoretical System of Human Ecology », *Pacific Sociological Review*, n° 2, 1959, p. 29-36.

38. R.O. McKenzie, « The Scope of Human Ecology », *Publications of the American Sociological Society*, n° 20, 1926, p. 141-154.

39. Amos H. Hawley, *op. cit.*; comparer en particulier les chapitres XIII et XIV, relatifs à l'espace, au chapitre XII, traitant de la théorie générale sur la structure d'une communauté. Il s'agit bien là d'une relation de spécification à propos d'un domaine du réel.

40. Cette liaison tient à la fois au découpage administratif des unités de recherche et à l'influence des sciences biologiques sur les premières recherches empiriques en sciences sociales.

urbaine, au même titre que d'autres sociologies spécialisées (industrielle, de l'éducation, de la médecine, etc.) comme application du corps théorico-technique de la sociologie à un domaine précis de la réalité.

Or, ce qui caractérise la sociologie urbaine est justement l'absence de délimitation précise de son objet réel. En effet, l'industrie désigne un certain type d'activité productive, l'éducation fait référence à l'ensemble des processus d'apprentissage, de socialisation et de sélection institutionnellement établis, etc. Mais, qu'est-ce que l'urbain ? Dans l'acception courante, urbain est opposé à rural. Donc, tout devrait alors être soit urbain, soit rural. Mais les critères distinctifs font défaut, car en termes de contenu social c'est surtout à la distinction entre société industrielle/société agraire qu'on fait allusion, et en ce qui concerne les formes spatiales de la société, leur diversité n'est pas réductible à une dichotomie, ni ne se place sur un continuum. Il suffit de penser que la ville se dissout dans la région métropolitaine et que le bourg est aussi distant du village que de la grande ville <sup>41</sup>.

Récemment, il y a eu prise de conscience de la difficulté de fonder l'urbain par opposition au rural dans la mesure où « l'urbanisation se généralise dans les sociétés industrielles », c'est-à-dire, en fait, au moment où l'occupation de l'espace mélange fonctions et activités auparavant distinctes dans un réseau d'interdépendances sans exigence de contiguïté géographique. Puisque le « rural » devient intégré dans l'« urbain » il faut fonder autrement sa spécificité <sup>42</sup>. Et c'est alors, à nouveau, la référence implicite au thème de la culture urbaine.

En effet, si l'on étudie, sous la même étiquette, les « classes sociales urbaines », la bureaucratie « urbaine », la politique « urbaine », la participation « urbaine », les loisirs, les relations d'amitié, les problèmes de transports, etc., c'est parce que l'on considère que tous ces segments de la vie sociale appartiennent à un nouveau type de société, presque à une « nouvelle façon de vivre », (urbaine...) dont nous avons établi les contours idéologiques auparavant.

La sociologie urbaine serait alors tout simplement, *la sociologie* de la société « moderne », de la société de masses. Malgré l'apparente simplicité de cette option, elle équivaut à un déplacement idéologique de toute la problématique, à la base même de l'activité du chercheur, dans la mesure où son point de départ s'inscrit dans un champ théorique désorganisé ou, plutôt, organisé en fonction d'une rationalité idéologique.

Faut-il conclure, alors, à l'identification de la sociologie urbaine et de la sociologie tout court, et à la dénonciation du caractère idéologique du terme d'urbain ? Oui et non. Le terme d'urbain, tel qu'employé, est certainement idéologique, même si on est obligé de continuer à l'utiliser dans le langage courant.

41. Voir une excellente discussion à propos de la définition d'urbain, dans Hope Tisdale Eldridge, « The Process of Urbanization », dans J. Spengler et O.D. Duncan (édit.), *Demographic Analysis*, New York, Free Press, 1956, p. 338. Pierre George a montré l'arbitraire des critères empiriques de délimitation dans son *Précis de géographie urbaine*, Paris, P.U.F., 1964, p. 7-20; cf. aussi D. Popenoe, « On the Meaning of Urban in Urban Studies », dans P. Meadows et E.H. Mizruchi (édit.), *Urbanism, Urbanization and Change*, Reading (Mass.), Addison-Wesley, 1969, p. 64-76.

42. Notons l'exposé très clair du problème dans l'introduction de Raymond Ledrut dans son dernier ouvrage *L'Espace social de la ville*, Paris, Editions Anthropos, 1968, p. 370.

Mais la spécification institutionnelle de la sociologie urbaine correspond à une certaine spécialisation des domaines du réel, même s'il s'agit de *plusieurs* domaines distincts et malgré le fait qu'ils soient obscurcis plutôt que mis en valeur par la perspective unificatrice de la sociologie urbaine.

En effet, s'il n'y a pas une délimitation de la réalité qui puisse être dénommée l'« urbain », la sociologie urbaine a traité de préférence deux types de problèmes: 1) *le rapport à l'espace*; 2) ce que l'on pourrait désigner comme *le processus de consommation collective*.

Nous avons vu que le rapport à l'espace, c'est-à-dire l'articulation concrète de l'élément matériel « espace » avec l'ensemble de la structure sociale, peut et doit relever d'une analyse sociologique. Étude des processus d'urbanisation, étude des arrangements et transformations des éléments et processus sociaux par rapport à une unité spatiale donnée, voilà un champ que l'écologie humaine et l'histoire sociale ont sérieusement déblayé sans arriver à une systématisation théorique capable d'orienter la masse de recherches concrètes effectuées.

D'autre part, la sociologie urbaine a traité une multitude de problèmes dont le lien profond est d'appartenir à la sphère de la consommation collective, c'est-à-dire des processus de consommation dont l'organisation et la gestion ne peuvent être que collectives par la nature et la dimension des problèmes: logement, équipement, « loisirs », etc. C'est d'ailleurs cette problématique concrète qui est à la base du biais idéologique sous lequel la sociologie urbaine s'est constituée. Elle joue, dans la sphère de la consommation, le rôle équivalent à celui que la sociologie industrielle a joué dans la sphère de la production. Or si celle-ci a dû être partiellement respectée dans son rythme de développement théorique, pour aider à détecter les goulots d'étranglement de la croissance, la sociologie urbaine a été conçue, dès le début, comme recherche des mécanismes d'adaptation à un ordre donné, à un type et à un niveau de consommation collective. Cette différence de statut ne fait qu'exprimer la dominance de la production sur la consommation collective et la non-correspondance d'intérêts dans les deux processus.

Il y a donc, dans la tradition étudiée, et à côté de thèmes idéologiques et d'objets concrets très disparates, *une sociologie de l'espace et une sociologie de la consommation collective*. La sociologie urbaine, en tant que telle, n'a pas d'objet réel spécifique. Son unité institutionnelle n'est pas l'effet de son travail théorique mais de la fonction idéologique qu'elle remplit.

#### IV. L'HÉRITAGE DE LA SOCIOLOGIE URBAINE

##### 1. *Un nouveau champ théorique*

Deux thèmes, perdus dans l'imprécision de la sociologie urbaine, méritent un nouveau point de départ théorique. Les informations et les découvertes partielles déjà accumulées peuvent et doivent être systématisées dans une perspective explicative. Des plans de recherche ainsi structurés peuvent éclairer l'intervention des individus et des groupes sur ces problèmes par rapport à une société donnée.

Cependant, une fois délimités ces deux domaines du réel, il faut encore spécifier la démarche analytique selon laquelle ils doivent être étudiés. En effet, le mode d'approche est différent suivant que l'on essaie d'étudier la *production des formes sociales*, le *fonctionnement du système social* ou la *structure du champ sémantique*<sup>43</sup>.

Si l'on considère l'analyse de l'espace, par exemple, elle peut porter soit sur l'étude des transformations des rapports société/espace, et donc sur les changements de celui-ci, soit sur la cohérence du système fonctionnel d'une unité spatiale donnée, suivant la perspective du système écologique, soit sur la lecture du champ sémantique d'une agglomération, d'après les souhaits de Claude Lévi-Strauss.

Chacune des trois *démarches* ainsi distinguées découpe différemment, du point de vue théorique, le même objet réel. Chacune fait appel à des ensembles conceptuels spécifiques, adéquats au problème théorique différent qui se pose dans chaque perspective.

Si les trois objets théoriques différenciés obligent à signaler trois démarches, l'objet réel, l'espace, est susceptible d'être analysé à différents *niveaux*. L'étude peut porter sur une unité spatiale, plus ou moins arbitraire, délimitée en fonction de la demande sociale sous-jacente à la recherche; ou sur le système général d'interdépendances au niveau de l'espace: chaque unité doit alors être interprétée en fonction de la structure spatiale générale; ou, aussi, sur le rapport espace/structure sociale, et à ce moment-là, l'espace n'est qu'un élément de l'ensemble du système. Il est évident que tout est lié et que même quand on étudie une unité spatiale isolée, elle exprime les déterminations de l'ensemble. Mais l'intérêt se porte plus sur les effets manifestés dans cette unité que sur la reconstruction de la structure générale. La distinction des niveaux de l'analyse est même fondamentale car l'oublier reviendrait à devoir reconstruire l'ensemble des structures d'une formation sociale pour situer chaque recherche particulière. Or, il est évident que l'essentiel est non pas d'analyser l'ensemble mais de montrer les effets spécifiques de cet ensemble sur une pratique ou une structure déterminées. En effet, la structure sociale est une notion théorique et elle n'a donc de valeur que si elle est susceptible de rendre compte des processus concrets.

Si au lieu de rester au niveau des structures (l'espace) on entre dans l'analyse des acteurs, les mêmes trois démarches (historique, fonctionnaliste, sémiologique) doivent être appliquées à chacun des trois niveaux correspondants (personnalité, groupes ou collectivités, société globale).

Ainsi, *l'étude de l'espace et du processus de consommation collective, à ces trois niveaux, par rapport aux structures et par rapport aux acteurs, et suivant les trois démarches indiquées*, constitue un nouveau champ théorique. Ce champ n'est pas celui d'une nouvelle sociologie urbaine, mais tout simplement la redéfinition des problèmes réels traités et des découvertes réalisées à l'intérieur du champ idéologique désigné sous le nom de sociologie urbaine.

Nous nous plaçons dans une perspective particulière: l'analyse historique, ou étude de la production des formes sociales. S'il n'est pas question de résoudre

<sup>43</sup> Suivant les délimitations établies par Alain Touraine, *Sociologie de l'action*, Paris, Seuil, 1965, chap. II.

les problèmes soulevés dans le cadre de cet article, nous voudrions essayer de faire les premiers pas dans cette direction, en émettant quelques propositions de recherche concernant les deux objets réels précités, analysés à partir de notre démarche. Plus clairement, qu'est-ce qu'une sociologie de la production de l'espace ? Qu'est-ce qu'une sociologie de la production des formes sociales de consommation collective ?

## 2. *L'analyse sociologique de la production de l'espace*

Par production des formes spatiales nous entendons l'ensemble des processus qui déterminent l'articulation concrète des éléments matériels sur un espace donné. Plus concrètement, la détermination de l'organisation, par rapport à l'espace, des individus et des groupes, des moyens de travail, des fonctions et des activités, etc.

Cette analyse devient d'autant plus importante que le progrès technique diminue l'importance de l'espace comme déterminant. Non pas que l'espace ne fasse qu'exprimer la structure sociale qui lui serait extérieure, mais que dans les rapports qu'il entretient dans cette structure, vis-à-vis de laquelle il est à la fois déterminant et déterminé, son poids spécifique s'affaiblit de plus en plus.

Ceci veut-il dire que l'espace devient la page blanche sur laquelle s'inscrit l'action des groupes sociaux ? L'espace serait-il constitué par les acteurs ? L'enjeu théorique dépasse la problématique de l'étude de l'espace. Il s'agit en effet de savoir si étudier la production des structures sociales équivaut à analyser leur genèse, à partir de l'action des sujets, qui se cristalliserait dans des institutions.

La réponse doit être claire là-dessus. Assimiler la production des formes à la genèse de celles-ci par l'action suppose la reconnaissance d'acteurs-sujets, construisant leur histoire en fonction des valeurs et des objectifs qui leur sont propres et aboutissant, par un processus de refroidissement, à la société, en termes de luttes et de conflits entre contraires. Ceci exige que l'on parte des acteurs et de leur combinaison, et donc que l'on accepte l'existence d'essences primaires, non déduites des structures sociales. Plus concrètement, les acteurs historiques qui ne sont pas réductibles à une combinaison d'éléments structurels, sont un *absolu*, dans la mesure où ils sont posés dans l'histoire, ils s'affirment d'eux-mêmes et constituent les formes sociales à travers leur affrontement <sup>44</sup>.

L'enjeu théorique est là : acteurs historiques fondant la société par leur action ou agents-supports exprimant les combinaisons particulières de la structure sociale par leur pratique. Nous prenons pour acquis que la première perspective relève de la philosophie de l'histoire et que seule la seconde est susceptible de fonder une science de la société <sup>45</sup>.

44. Il est scandaleux de traiter aussi rapidement que nous le faisons le problème central de l'analyse sociologique, qui fait l'objet de débats à l'heure actuelle. Mais le fait même d'avoir à en parler pour aborder des problèmes de recherche dans un domaine spécifique montre bien qu'il ne s'agit pas d'une question ésotérique, mais d'une difficulté quotidienne dans la recherche empirique. Si Alain Touraine nous semble le sociologue le plus conscient de ce problème, Nicos Poulantzas a eu le courage de présenter une première élaboration théorique anti-historiciste dans son remarquable ouvrage *Classes sociales et pouvoir politique de l'Etat capitaliste*, Paris, Maspero, 1968.

45. Il serait faux d'assimiler Touraine à la première perspective, même si la formulation confuse et même contradictoire de ce problème dans *Sociologie de l'action* prête à équivoque. C'est plutôt l'historicisme d'une part, et l'analyse libérale d'autre part, que nous visons.

Il faut donc analyser les transformations de l'espace comme une spécification des transformations de la structure sociale. C'est-à-dire qu'il faudrait voir par rapport à une unité spatiale considérée, définie par les besoins de la recherche, comment s'articulent et se spécifient spatialement les processus sociaux fondamentaux constitutifs des structures sociales. On appellera *structure spatiale* (ou « système urbain » pour se conformer à la tradition) l'articulation spatialement spécifique des éléments fondamentaux de la structure sociale.

Il serait trop long de discuter ici de quels processus et de quels éléments il s'agit dans l'ensemble de la structure sociale. Mais nous pouvons proposer le contenu précis du « système urbain »<sup>46</sup>. La transformation d'une unité spatiale est déterminée par les variations dans les éléments du système urbain et dans les rapports qu'ils entretiennent. Les éléments du système urbain sont:

P (production): dimension spatiale de l'ensemble d'activités productrices de biens, services et informations (v.g.: l'industrie, les bureaux, les *mass media*).

C (consommation): dimension spatiale des activités consistant dans l'appropriation sociale, individuelle et collective, du produit (v.g.: le logement, les équipements culturels et récréatifs, etc.).

E (échange): dimension spatiale des échanges exercés, soit entre P et C, soit à l'intérieur de P ou de C (v.g.: la circulation, le commerce, etc.).

G (gestion): processus de régulation des rapports entre P, C et E (v.g.: organismes de planification urbaine, institutions municipales, etc.).

Ces éléments ne sont pas des éléments simples, mais des processus sociaux, c'est-à-dire des interventions d'agents sociaux sur des éléments matériels. La combinaison de ces éléments n'est pas arbitraire mais exprime les lois structurelles de la formation sociale dans laquelle l'unité urbaine est insérée. Cependant, pour l'analyse explicative d'une situation particulière il n'est pas nécessaire de remonter à l'ensemble de la structure sociale pour déterminer les rapports spécifiques entretenus au niveau du système urbain. Mais il aura été nécessaire de remonter à la structure sociale générale (en tant que concept) pour pouvoir définir le système urbain et lui donner un contenu historique.

Pour donner une expression plus concrète de cette perspective, prenons comme exemple les résultats de la recherche que nous avons effectuée sur les tendances de l'implantation industrielle dans la région parisienne<sup>47</sup>. Nous avons découvert trois grands types de comportement spatial suivant les caractéristiques techniques et économiques des entreprises industrielles. Très sommairement, nous pouvons dire que: 1) les entreprises dépendantes d'un marché localisé suivent le mouvement de croissance du noyau central (résidentiel) de l'agglomération; 2) les entreprises de

46. Une formulation confuse de la notion de système urbain, ne coïncidant pas avec la nôtre, mais placée dans la même perspective, se trouve dans le rapport de recherche non publié d'Alain Touraine sur *la Création des villes nouvelles*, Paris, Laboratoire de sociologie industrielle, 1968. Le fait que ce rapport ait adopté une perspective normative (quels sont les éléments et les rapports qui peuvent susciter une autonomie urbaine?) biaise considérablement la notion employée. Nous proposons ici un autre contenu, tout en nous accordant sur la perspective théorique d'analyse de la structure urbaine.

47. Cf. le rapport de recherche *la Mobilité des entreprises industrielles dans la région parisienne*, Paris, Cahiers de l'I.A.U.R.P., 1968, vol. 2, 88 p.; ainsi que l'article paru dans *Sociologie du travail*, n° 4, 1967.

production en série, soucieuses de leurs problèmes de fonctionnement et de rentabilité, cherchent une implantation avantageuse sur le réseau de transports; 3) les entreprises techniquement avancées créent de nouveaux milieux industriels s'implantant sur des espaces socialement valorisés, c'est-à-dire en conformité avec l'expression spatiale de la stratification du prestige.

Cela veut dire que l'élément P, dans la région parisienne, se décompose en trois fractions, la première subordonnée à l'évolution spatiale de l'élément C (résidence), la deuxième subordonnée à l'évolution de E (échange-circulation), la troisième amorçant des nouvelles tendances spatiales mais suivant une détermination non spatiale liée à l'état des valeurs sociales dominantes.

On pourrait montrer la correspondance entre ces rapports et la division technique et sociale du travail dans le système économique. Par exemple, la dépendance économique du premier type d'entreprise se traduit par une dépendance à l'égard des formes spatiales; la rationalité strictement économique prise individuellement est liée à un aménagement de la situation à travers l'échange et non pas à une restructuration de l'agglomération débouchant sur l'augmentation de la productivité globale du système; l'indépendance technique vis-à-vis de l'espace ne signifie pas « liberté » de l'entreprise, mais sa soumission à une détermination idéologique liée au rôle proprement politique de la grande entreprise dans le capitalisme avancé.

Tout cela n'est qu'illustration d'une voie possible. En effet, l'analyse du système urbain de la région parisienne demanderait l'identification de l'état de chacun des éléments et de l'évolution de leurs rapports. Le réseau de relations ainsi établi permettrait d'élaborer des prévisions. Il est vrai que ce schéma est complexe. Mais, pourrait-il en être autrement ?

Une remarque: dans les sociétés industrielles, l'évolution technique et sociale accroît de plus en plus l'importance de l'élément G (ou si l'on veut, des interventions politiques) sur les autres éléments du système. Ceci ne veut pas dire que la société soit plus « volontaire », mais tout simplement que l'instance dominante se déplace vers la politique au fur et à mesure que l'État devient non seulement centre mais moteur d'une formation sociale dont la complexité exige une centralisation des décisions et une régulation des processus.

Par conséquent, une sociologie de la production de l'espace devra de plus en plus être centrée sur ce qu'on appelle la planification urbaine. Mais à travers cette intervention de G il faudra découvrir et tenir compte des autres éléments du système et de leurs rapports.

### 3. *Vers une sociologie de la planification urbaine* <sup>48</sup>

Analyser les processus de consommation collective équivaut à affronter quelques-uns des problèmes centraux de notre société. On est donc loin d'arriver à une systématisation théorique, même aussi élémentaire que celle présentée en ce qui concerne la production de l'espace. Mais nous pouvons poser les termes du problème.

48. Pour un développement plus rigoureux de ce thème dont nous ne donnons ici qu'un aperçu, voir notre article « Vers une théorie sociologique de la planification urbaine », *Sociologie du travail*, n° 4, 1969.

Précisons, tout d'abord, de quoi il s'agit. Dans le processus d'appropriation social du résultat du travail humain, c'est-à-dire du produit, il y a certains besoins dont les caractéristiques rendent leur satisfaction nécessairement collective, par l'importance des moyens matériels requis pour les résoudre. Il s'agit, par exemple, du logement, de la culture, des activités de développement physique et intellectuel, de la santé, etc.

La distribution du produit étant différentielle, et s'effectuant en fonction de la position des individus et des groupes dans la structure sociale, c'est-à-dire suivant l'organisation des classes sociales, des processus de consommation sont suffisamment spécifiques pour devenir l'objet d'une analyse particulière.

Étudier la question du logement n'est pas confronter des « besoins » généraux à la « méchanceté » des capitalistes, mais mettre en lumière les limites structurelles des solutions au problème de l'habitation, et la correspondance, complexe, entre la pratique des agents et leur place dans la structure sociale.

Si la question ainsi posée est énorme et dépasse le stade actuel de notre réflexion, nous pouvons apporter quelques éléments d'analyse en ce qui concerne le biais essentiel par lequel les problèmes ont été abordés en sociologie urbaine, à savoir les actions et les organisations désignées sous le terme de planification urbaine. En effet, l'attention a été portée non pas sur la question de la consommation collective en elle-même, mais sur les insuffisances du système et sur la possibilité de correction par une intervention de l'instance politique <sup>49</sup>.

Si, d'autre part, nous nous rappelons l'importance croissante de la *gestion* du système urbain en ce qui concerne la production de l'espace, nous en arrivons à la conclusion que *l'héritage essentiel de la sociologie urbaine, dans une démarche d'analyse historique, concerne l'étude de la planification urbaine.*

Esquissons quelques voies de recherche. L'idée essentielle est qu'il faut partir d'une analyse au niveau de la structure sociale, tout en spécifiant les concepts par rapport au domaine du réel (la planification urbaine) qui est l'objet de la recherche.

Une société historiquement donnée est l'enchevêtrement particulier de plusieurs *modes de production* <sup>50</sup>, dont l'un est dominant. Par mode de production, nous n'entendons pas le système économique, mais une forme spécifique d'articulation des éléments fondamentaux d'une structure sociale, à savoir, système économique, système politique, système idéologique, sans que cette liste de systèmes possibles soit exhaustive.

La planification urbaine est en général, dans les limites structurelles d'une société donnée, l'intervention du système politique sur le système économique pour régler les goulots d'étranglement produits dans ce dernier. Cette intervention peut porter essentiellement sur deux problèmes: la reproduction de la force de travail ou la reproduction des moyens de production.

49. Cf. Léo F. Schnore et Henry Fagin (édit.), *Urban Research and Policy Planning*, Beverly Hills (Calif.), Sage Publications, 1967.

50. Cf. Louis Althusser, « Contradiction et surdétermination », *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965, p. 87-128; Louis Althusser et Etienne Balibar, *Lire le Capital*, Paris, Maspero, 1968; Nicos Poulantzas, *op. cit.*, introduction.

Cependant, parfois la planification urbaine, sous le couvert d'une action régulatrice sur l'économique, est une intervention directe du système politique sur le système politique lui-même. Par exemple, il en est ainsi dans la plupart des opérations de rénovation urbaine aux États-Unis<sup>51</sup>.

La spécification de cette intervention sur un ensemble social concret peut se traduire analytiquement par une modification de l'état des rapports du système urbain, du système des acteurs (supports) qui y sont impliqués, et des rapports entre ces deux systèmes.

Le système des acteurs demande une organisation conceptuelle spécifique exprimant l'état des rapports sociaux vis-à-vis de l'enjeu concret en question. L'on pourrait penser que dans le cas d'une opération urbaniste, trois systèmes d'oppositions d'intérêts sont en jeu: 1) l'opposition entre l'Autorité (public) et les Organisations (privé); 2) l'opposition entre les intérêts de la Production et les intérêts de la Consommation; 3) l'opposition entre les intérêts *locaux* et les intérêts *globaux*.

Les combinaisons possibles de ces trois dichotomies pourraient désigner les acteurs en présence. Par exemple, la combinaison Autorité-Consommation-Locale correspond assez bien aux institutions municipales, tandis que celle qui unit Organisation-Production-Globale peut être représentée par une grande entreprise internationale. Les huit combinaisons sont ainsi susceptibles d'expressions concrètes significatives.

Chaque combinaison spécifique du système urbain et du système d'acteurs à l'occasion d'un « problème » urbain à la base d'une intervention planificatrice débouche sur une pratique donnée, c'est-à-dire sur une prise de décision dépendante de la combinaison établie. Cette décision infléchit le système suivant ses caractéristiques et suivant l'état du système.

Cependant, toutes les combinaisons ne sont pas possibles et certains rapports en entraînent d'autres nécessairement. *Les rapports entre système urbain et système des acteurs sont l'expression spécifique des rapports entre les divers systèmes globaux de la société concrète qu'on étudie. L'état de la structure sociale est la cause structurale, non apparente, des rapports entre les deux systèmes qui aboutissent à donner un contenu spécifique à l'opération de planification urbaine.*

À ce niveau de généralité, il serait inutile d'entrer dans des détails supplémentaires. Mais il s'agissait de présenter l'ensemble théorique à partir duquel une *analyse sociologique concrète* de la planification urbaine devient possible. Cela nous semble être l'investissement immédiat le plus accessible de l'ensemble d'informations et de connaissances héritées de la sociologie urbaine.

#### CONCLUSION: LA FIN DE LA SOCIOLOGIE URBAINE

Une réaction fondamentalement saine aux analyses effectuées serait celle de s'étonner d'une aussi grande insistance dans l'établissement d'une spécificité. Ne

---

51. Cf. Scott Greer, *Urban Renewal and American Cities*, Indianapolis, The Bobbs-Merrill Co., 1965.

serait-il pas rétrograde de vouloir cerner un objet à l'heure de la pratique interdisciplinaire ?

En réalité, il faut se garder d'une fausse innocence sociologique. Il n'y a pas de rapport direct du chercheur à l'objet réel. Toute réflexion s'inscrit, de façon plus ou moins consciente, dans un champ théorico-idéologique déjà constitué. À ne pas vouloir se poser de problèmes, on se trouve à répéter des idées ou même des phrases sans avoir compris toute leur portée. Nier la nécessité d'une délimitation théorique préalable à toute recherche concrète, équivaut à adopter une perspective empiriste étroite et, par conséquent, dénuée de toute valeur scientifique.

En effet, cette indétermination du statut théorique de la sociologie urbaine se manifeste clairement dans son rôle « interdisciplinaire ». L'interdisciplinaire bien compris est une nécessité : c'est-à-dire la communication et la mise en relation des résultats obtenus *indépendamment* par chaque discipline par rapport à un même objet réel. Mais il ne s'agit pas de cela en général, mais de la collaboration de *spécialistes* de diverses disciplines dans l'examen d'un problème ou la prise d'une décision. La fonction scientifique du sociologue urbain dans cette assemblée est d'autant moins définie que sa fonction politique est claire : il s'agit de prévoir les mécanismes d'ajustement à une décision, de régler l'intégration de l'ensemble, de ménager les tensions produites au niveau de la consommation collective, quand il ne s'agit pas tout simplement d'être un « animateur social », c'est-à-dire un agent de manipulation politique.

Il est clair qu'il n'y a qu'une sociologie appliquée à des domaines différents du réel. Mais on a montré que la sociologie urbaine, dans son ensemble, n'avait pas cette spécificité du concret. Il fallait donc, avant de l'enterrer en tant que champ théorique appliqué à un domaine, établir les secteurs à propos desquels des connaissances ont été apportées par les chercheurs inscrits dans cette tradition. À partir de ce travail de démarcation, une analyse des problèmes réels soulevés par la sociologie urbaine est possible, dans le cadre général de la sociologie. Nous avons essayé de montrer quelques-unes des voies possibles de cette recherche.

Loin de nous la prétention d'établir un certificat de décès de la sociologie urbaine, quoique les conditions théoriques en soient réunies. Les débuts d'une science, la fin d'une idéologie, ne sont pas l'œuvre d'individus ou d'institutions mais des expressions d'une situation donnée de la structure sociale.

Cependant, l'analyse peut déboucher sur la constatation de l'absence de rigueur scientifique d'une activité intellectuelle et mettre alors sur la voie de l'éclaircissement les conditions qui contribuent à la maintenir en tant qu'unité institutionnelle.

La « fin de la sociologie urbaine » n'est qu'une expression idéologique visant à provoquer une prise de conscience des problèmes théoriques non résolus de l'analyse sociologique des processus de consommation.

#### RÉSUMÉ

À partir de l'examen des principales lignes de recherche en sociologie urbaine, l'auteur conclut que celle-ci n'a ni objet théorique spécifique ni objet réel précisément délimité. Il reste

cependant à réintégrer dans l'analyse, dans une perspective nouvelle, certains problèmes clefs traités dans la tradition de la sociologie urbaine, en particulier ceux qui concernent l'organisation de l'espace et ceux qui touchent les formes sociales de consommation collective. Dans le premier cas, l'auteur analyse les transformations de l'espace comme une spécification des transformations de la structure sociale, en proposant les éléments du système urbain et les principes de leur articulation. Dans le second, il pose les jalons d'une théorie qui place au centre de son propos l'étude structurale de la planification urbaine.

## ABSTRACT

[*Theory and Ideology in Urban Sociology*] Examining the main lines of research in urban sociology, the author concludes that it has neither specific theoretical preoccupations nor a concrete, specifically circumscribed subject matter. There still remains, however, the reintegration in the analysis, under a new perspective, of certain key problems dealt with in the tradition of urban sociology, mainly those of space organization and those which deal with the social patterns of collective consumption. In the former case the author analyses the transformation of space as a specification of the transformation of social structure and proposes the elements of the urban system and the principles of their articulation. In the latter case he sets forth a theory which is centered upon the structural study of city planning.

## RESUMEN

[*Teoría e ideología en sociología urbana*] Basándose sobre un análisis de las principales tendencias de la sociología urbana, el autor llega a la conclusión de la ausencia de un objeto teórico específico y de un objeto real claramente delimitado. Se trata por consiguiente de estudiar, en una nueva perspectiva, los temas tradicionalmente tratados por la sociología urbana, en particular, la organización del espacio y las formas sociales de consumo colectivo. Con respecto al primero, el autor analiza las transformaciones del espacio como una especificación de las transformaciones de la estructura social, proponiendo los elementos del sistema urbano y los principios de su articulación. Con relación al segundo, esboza los rudimentos de una teoría centrada sobre el estudio estructural de la planificación urbana.